

# **Mangrove Blues**

Tom 1

ou

## **Trouble jeu dans les îles**

“Is this the real life?  
Is this just fantasy?  
Caught in a landslide  
No escape from reality.”

**Queen, Bohemian Rhapsody**

\*\*\*

« Aimer, c'est aller vers l'autre, accepter qu'il vous envahisse et vous transforme. »

J.M.G. Le Clézio

# Sommaire

## Prologue. Ampulex Compressa

1. L'arrivée
2. Le Vieux Fort, Tom rencontre Ismaël
3. Au port
4. La mort du jeune berger alsacien
5. Chez ma tante
6. Aldébaran
7. Mangal
8. Les retrouvailles
9. Ils mettent le cap sur Palawasi
10. L'abordage
11. L'explosion
12. La tempête
13. En eaux troubles
14. Tom songe
15. Apnée
16. Jun se livre
17. Et Thomas aussi
18. Le walkman Sony jaune
19. Tom rêve de cachalots
20. L'Ymob Kid
21. Jun s'en va sur l'Ymob Kid
22. Maya
23. Le trou bleu
24. Le vieux vendeur de cigarettes aveugle
25. Ils se marièrent

## Livre 2

1. Le Réveil
2. Où est Charlie ?

## **Annexes**

1. Le Rajah Blanc de Palawasi
2. Bribes honteuses: le journal de Maya

# Prologue

## Ampulex Compressa

Délicieusement suspendu dans son hamac, à moitié endormi dans la moiteur chaude de l'après-midi tropicale, il regarde, fasciné, la lutte sans merci que livre une guêpe vert émeraude à un cafard bien plus gros qu'elle. Déjà le cancrelat semble groggy, la guêpe s'active sur sa tête et de son dard lui injecte son venin. Au bout de quelques secondes elle le saisit par les antennes et l'entraîne dans une anfractuosité du muret. Il se laisse faire, docile. Puis elle s'affaire autour de lui, allant et venant du muret au jardin, déposant   chaque fois un mortier fait de terre et de bave : elle l'emmure vivant dans sa crypte. Plus tard Jun lui dira qu'elle a pondu son œuf dans la blatte zombifi e, que la larve se nourrira de ses organes, la dévorera vivante, de l'intérieur, et qu'au bout d'un mois une nouvelle guêpe  meraude sortira de la crypte, prête   recommencer le cycle impitoyable de la vie.

# 1

## L'arrivée

À peine est-il sorti de l'avion, qu'un souffle chaud, épais et moite l'enveloppe inexorablement. L'impression d'entrer tout habillé dans un sauna. Une vague torride qui le pénètre et l'ébranle. Les longues heures passées dans l'atmosphère climatisée presque trop froide de la cabine augmentent encore le choc. Une pellicule d'humidité poisseuse se répand sur son corps, se mêlant à sa propre sueur qui ruisselle soudain abondamment de chacun de ses pores et lui colle la chemise à la peau. Choqué, il ouvre la bouche et inspire, vaguement dégoûté, l'air chaud et suffocant, à l'odeur si particulière qui s'insinue dans ses poumons. De vagues souvenirs d'enfance affleurent dans sa mémoire. Un sentiment fugace d'irréel et de déjà-vu. Ce sera donc ça sa nouvelle réalité? 'Oh my !.. !' marmonne-t-il, le souffle coupé, comme s'il venait de recevoir un coup de poing au plexus. Abasourdi par tant d'étrangeté, presque titubant, il suit le flot des passagers qui l'entraîne vers le terminal. Des soldats en arme sont postés tous les dix mètres le long de la passerelle, visiblement à cran. Tu parles d'un accueil ! Et puis ça lui revient : la porte de service à la sortie de l'avion, l'opposant historique de retour d'exil qu'on vient chercher dans son siège et qu'on entraîne de force dans l'escalier métallique. Les coups de feu sur le tarmac, la police qui abat son assassin sur le champ, un criminel endurci libéré pour l'occasion. Le désarroi de tout un peuple. Les manifestations, les émeutes. L'état d'urgence et la loi martiale promulgués dans la foulée. Pas le meilleur moment pour venir. Mais bon, il n'avait pas vraiment le choix, du moins c'est ce qu'il se dit. Quoiqu'il en soit, le voilà ici et il va devoir faire avec. Il faut dire que le film projeté durant le vol :

« Apocalypse Now » en partie tourné dans le pays, ajoute encore au malaise qu'il ressent en débarquant dans l'archipel. L'Asie du Sud Est. Le lieu de bien des fantasmes. À commencer par celui de son père, un quasi inconnu, et de cette mission incompréhensible et dérisoire qu'il lui a confiée et qui l'amène en cette partie du monde. Que sait-il de lui ? Pas grand-chose à part quelques souvenirs d'enfance, entretenus par - si ce n'est construits à partir- des photos délavées de l'album de famille et des histoires que sa mère lui racontait, puis qu'un jour elle a cessé de lui raconter. Un douanier patibulaire, visage grêlé, peau grasse, fouille sa valise avec un zèle excessif. Que cherche-t-il ? Un à un il épluche les documents qu'il a emmenés : le fameux album photos, le livret de famille de ses parents, son extrait de naissance, un arbre généalogique remontant au dix-huitième siècle !

– What's that ? lui demande le douanier ?

– Err. Genealogy...family tree. My family, fait Tom en s'épongeant le front. Qu'est-ce que ça peut bien lui foutre se dit-il, agacé. Il rumine toujours. Pourquoi diable André a-t-il besoin de tous ces papiers ? Il ne lui a donné aucune explication : juste une lettre de condoléances à peine sincères suite au décès de sa mère qu'il disait ne jamais avoir cessé d'aimer malgré ce qui s'était passé (il espère vraiment qu'il gobera ça?). Et cette demande absurde de réunir tous ces papiers, et pour couronner le tout, de vendre la maison et de venir le rejoindre avec l'argent de la vente!

Son premier réflexe a été de déchirer cette lettre obscène et d'oublier les propos incohérents de son étranger de père à l'esprit probablement ravagé par l'alcool et les miasmes des tropiques. Mais au bout de quelque jours, sa colère passée, il s'est surpris à en repêcher les morceaux dans la corbeille à papier et à les recoller, façon puzzle, intrigué par la nature de cette demande. Mille questions lui traversait l'esprit. Qu'a-t-il en tête ? Pourquoi est-ce qu'il veut ces papiers ? (et au passage, pourquoi Nadine les avait déjà rassemblés bien avant?) Et l'argent ? Dans quelle merdier s'est-il fourré ? Car il ne peut pas en être autrement au regard du portait qu'on lui a fait de son géniteur. N'empêche, il était à présent sa seule famille et à dire vrai, Tom brûlait d'envie de renouer avec André, le héros sombre de ses rêves d'enfants, d'adolescent... de jeune adulte. Combien d'heures avait-il passé à lui inventer une vie d'aventures là-bas, au bout du monde, pour combler le manque et conjurer l'image négative que les circonstances et les récits de sa mère lui avaient peint de son père?

D'ailleurs, s'il a voulu faire son service militaire dans la marine – il le sait bien- c'était

aussi quelque part pour se rapprocher de lui, fut-ce symboliquement. Certes il a été en mer, il a vu du pays, mais son navire n'a jamais croisé dans ces eaux. Au moins y a-t-il appris son métier. Il a toujours adoré cuisiner et l'opportunité de se former durant son service a été une aubaine.

...La mort de sa mère, sa longue agonie, l'ont complètement anéanti et laissé sans repères. Elle n'avait jamais refait sa vie après le divorce et la mort de Harry. Elle l'a donc élevé seule, contre vents et marées. Leur amour a résisté aux vicissitudes de la vie, de leur vie : sa crise d'adolescence et les querelles incessantes, sa soif d'explications, sa quête d'identité et son besoin de liberté. Elle l'avait trop couvé un temps, sans doute en avait trop fait pour pallier l'absence du père, mais ils avaient fini par trouver un mode de fonctionnement qui leur convenait à tous les deux, une complicité, la maturité lui venant, qui les rapprochait et les laissait libres. Et puis la boule sous son aisselle. Les séances de chimio. Les faux espoirs de rémission et la lente et terrible descente jusqu'aux derniers jours, au dernier souffle. Un cauchemar, le crabe lui enlevant non seulement sa mère, mais le souvenir de cette femme pleine d'énergie et d'enthousiasme qu'il avait connu toute sa vie. Il avait été à ses côtés jusqu'au bout et s'en était voulu du soulagement qu'il avait éprouvé lorsqu'elle est partie. Mais elle avait laissé un grand vide en lui. Il avait beau s'y être préparé, il s'est retrouvé seul, désorienté, hébété, sans goût à rien, comme anesthésié, dans l'impasse. La dépression n'était pas loin.

La réapparition d'André et sa requête incompréhensible, pour incongrues qu'elles étaient, lui offraient une issue bizarrement très tentante sur le coup. Quelque chose à faire. Non pas une main tendue ou un geste désintéressé (l'argent de la maison), mais quelque chose à quoi se raccrocher. Un nouveau départ ? Un retour aux sources ? Au fond de lui, il espérait confusément que ce serait l'occasion renouer avec son père. Et puis le mystère qui entourait ce voyage n'était pas pour lui déplaire.

Le douanier sort d'une enveloppe papier Kraft les photos jaunies de ses grands-parents, arrière-grands-parents et arrière-arrière-grands-parents, des gens qu'il n'a pas connus, mais dont André lui a demandé d'amener les photos, photos qu'il avait trouvées dans cette enveloppe, avec l'arbre généalogique, dans le tiroir du bureau de sa mère, comme si...

Et puis qu'est-ce qui le retenait en France. Fils unique, il n'avait plus de famille ici. Plus d'attaches non plus. Thomas, son meilleur ami, était mort dans un accident de voiture six mois auparavant. Louise, son grand amour, l'avait plaqué quelques semaines

plus tôt. Une autre perte. Un autre rejet. Ça faisait beaucoup pour un seul homme. Mais il n'avait pas envie de s'apitoyer sur son sort.

...Le douanier, lui montre une des photos, le regardant d'un air goguenard, l'air de dire « qu'est-ce que cela fait dans votre bagage ? », celle d'un homme d'un autre temps, longue barbe carrée, posant fièrement dans son uniforme de zouave. Son trisaïeul il paraît. Tom sourit, gêné de ne pas savoir lui même ce que cette photo fait dans sa valise.

...Louise. Sa douce, sa folle, sa cruelle Louise ! Exigeante envers elle-même, elle ne tolérait aucune faiblesse chez les autres et il avait failli. Elle lui avait ouvert son monde, éveillé en lui des émotions, des sentiments qu'il n'avait jamais éprouvés auparavant. Exubérante et aimante, elle pouvait soudain se replier sur elle-même, en lutte avec ses propres démons, lui devenant alors inaccessible malgré tous ses efforts. Certes il avait souscrit à leur contrat tacite d'amour libre, de non exclusivité. Il y avait même cru au début, s'accommodant de ses autres amours, lui-même multipliant les expériences. Mais bien vite il n'y trouva plus son compte : il l'aurait voulue disponible, tout le temps, à lui, et au lieu de cela elle lui échappait, lui filait entre les doigts. Évidemment, il était jaloux de ses autres conquêtes, hommes ou femmes, et n'aimait pas ce qu'il était devenu : un amant pathétique, un clown triste et amer. Son cœur débordait d'amour pour elle, et il souffrait de ne la voir que de temps en temps, entre deux autres. Leurs rencontres, autrefois si pleines de joie, de fougue et d'optimisme devenaient pesantes et conflictuelles, à tel point qu'il les redoutait autant qu'il les attendait. Il l'avait aimée corps et âme et cette passion avait entraîné sa perte. Il ne se sentait plus aimé d'elle, bien qu'elle lui jurait que si, mais qu'il devait l'accepter comme elle était. Elle voulait être libre d'aimer à tous vents, à tout va. Lui ne le pouvait pas. Il le savait à présent et ne souhaitait ni faire semblant, ni s'avilir: pas question pour lui de devenir l'ombre de son ombre, de sa main ou de son chien comme dans la chanson, même si la tentation était bien là. Aussi leurs rencontres s'étaient espacées, jusqu'à ne plus se voir du tout. Il avait passé des mois dans les limbes, apathique, une ombre dans la ville, un couteau glacé dans le cœur. Un jour il apprit qu'elle avait changé de nom se faisant maintenant appeler Mina, et qu'elle s'était mise en couple avec un décorateur de théâtre. Ne supportant plus de la savoir au bras d'un autre et étouffant de s'apitoyer sur lui-même il avait choisi la fuite. Il avait planté là ses études et s'était enrôlé dans la marine au titre du service militaire qu'il avait pu repousser jusqu'alors. Ce faisant il avait enfoui son amour pour elle dans un recoin de son cœur sous une chape de béton en espérant que le temps ferait son travail et atténuerait



sa douleur...

Déçu par la nature des documents, l'officier farfouille encore un instant dans ces affaires puis lui lance un regard en coin:

– No bomba magazine ?

– What ?

– No bomba ? Porno. It's forbidden in this country.

Tom croit rêver. Tout ce qui intéresse le gars c'est de faire main basse sur des revues porno ! (il l'apprendra plus tard, les douaniers recherchent et confisquent les revues érotiques ou pornographiques, mesure visant à ne pas corrompre les habitants du pays, une décision du dictateur destinée à plaire à l'épiscopat, qui en retour ferme les yeux sur certaines de ses exactions) l'homme fourre sommairement les affaires de Tom dans la valise, la referme et, l'air déçu, lui indique la sortie. Mais il ajoute à brûle-pourpoint:

– On vous a déjà dit que vous ressemblez à Alain Delon ? Surpris, Tom ne peut s'empêcher de sourire, à la fois flatté -l'image de la star dans Plein Soleil lui traverse l'esprit-, et amusé du manque de discernement physionomique de l'homme, car bien que châtain aux yeux bleus et se sachant plutôt beau gosse, il n'a pas du tout les mêmes traits que l'acteur - mais après tout, peut-être que pour les asiatiques tous les européens se ressemblent !

–...de derrière ! l'homme rit grassement de sa blague qu'il doit servir à chaque touriste français. Tom lève les yeux au ciel, piqué au vif: vanité quand tu nous tient... ou bien est-ce parce qu'il déteste être pris à contre-pied, comme tout homme ne sachant jamais vraiment sur quel pied danser ?

Des amis ? À part Thomas ? Il en avait quelques uns mais ne les voyait que de temps en temps. Il aimait son boulot au resto, mais depuis la longue agonie de sa mère, il n'y allait que par obligation, sans enthousiasme. Démissionner ne serait qu'une formalité. Et c'est presque par résignation, faute de mieux, qu'il avait décidé de faire ce voyage vers l'absurde.

Gluant de transpiration et passablement déphasé, il se laisse guider vers un taxi qui l'amènera en ville sans trop chercher à savoir si on l'arnaquait sur le prix, trop content d'échapper à la cohue et au brouhaha du hall d'arrivée. La voiture est climatisée et à peine

installé il se met à frissonner. Lorsque le chauffeur ferme sa portière, les bruits de l'extérieur lui parviennent étouffés, ajoutant au sentiment d'irréel qu'il éprouve depuis l'atterrissage. Il voit défiler le paysage entre l'aéroport et les faubourgs, puis les scènes de rue – une invraisemblable chorégraphie de petits boulots, de stands de bouffe, de piétons suicidaires bravant la circulation chaotique, de jeepneys bariolés déversant leur flot de passagers sans crier gare, obligeant les autres véhicules à freiner ou à faire des embardées périlleuses, de petits commerces grillagés, de gamins jouant au billard sous des auvents élimés, d'adolescents en slip se savonnant énergiquement aux yeux de tous à ce qui doit être une fontaine publique, de jeunes hommes déambulant main dans la main, d'hommes plus âgés, clope au bec, le tee-shirt enroulé jusqu'en haut haut du torse, accroupis sur le bord du trottoir et caressant nonchalamment mais affectueusement leur coq de combat – tout cela et bien plus comme projeté sur un écran de cinéma quasi muet. Il imagine le tintamarre extérieur, la chaleur et les odeurs, bien à l'abri dans son cocon. Et déjà la nuit tombe. Il regarde sa montre. Cinq heures et quart ! Les lumières s'allument, les visages, les corps se parent d'une nouvelle densité dans le clair obscur de la ville enfumée, comme un théâtre d'ombres et de masques orientaux un rien menaçants.

La nuit qui tombe à cinq heures et quart ! En juillet ! Toute l'année ! Et quasiment pas de crépuscule : le soleil se couche, enflamme l'horizon et l'instant d'après il fait nuit. Et pas vraiment de saisons non plus. Juste trois mois plus chauds et plus humides que les autres. Et les arbres qui restent verts toute l'année tout en perdant leurs feuilles. De quoi en déboussoler plus d'un !

Il faut être né et avoir grandi ici pour supporter cela. Pas le choix.

Mais pour le nouveau venu pour qui chaleur rime avec été... et longues journées, c'est pour le moins déprimant. Le sentiment de se faire rouler. D'où peut-être la vie nocturne, la bringue jusqu'au petit matin pour conjurer la nuit.

... Il ne trouve pas le sommeil. Tout lui semble si irréel. Il est là, allongé, à côté de la plaque -le décalage horaire sans doute- à regarder au plafond le ventilateur brasser des tranches d'air épaisses sans rien rafraîchir. Il a dû refuser la jeune fille (mineure probablement) qui lui était proposée avec la chambre sans fenêtre de cet hôtel minable d'Ermita où le chauffeur de taxi l'a déposé. Moyennant commission ? Des images se télescopent dans sa tête. Il revoit le visage des soldats à cran inspectant le taxi à chaque checkpoint depuis l'aéroport, les yeux injectés, le doigt sur la gâchette, une vieille odeur de rhum dans l'haleine. Il suffirait d'un rien. Puis celui des touristes : des hommes pour la

plupart, certains très âgés, faisant la tournée des go-go bars, parlant fort, riant gras, un essaim de jeunes filles dans leur sillage. On se hèle d'un bout à l'autre de la rue, par dessus les décibels que crachent les sonos sous les néons criards des bars, on se tape dans le dos, on se paie des tournées, une fille accrochée au coup ou à califourchon sur les genoux. L'agitation bruyante et vulgaire de la rue étouffante. Les groupes de gamins qui l'accostent : 'Hey Joe, give me piso Joe !' leur rengaine résonne encore dans sa tête. Il ferme les yeux, hébété, le corps trempé de sueur. La douche qu'il vient de prendre n'a pas servi à grand-chose : à peine a-t-il coupé le faible jet tiédasse, même pas froid, qu'il s'est remis à transpirer abondamment. La fumée âcre des deux serpentins allumés dans la chambre lui irrite les yeux et le nez mais ne semble pas affecter les moustiques outre mesure. Il en a déjà écrasé une dizaine, tachant le mur et la paume de sa main de sang (le sien?). Le bruit des femelles qui virevoltent autour de lui l'agacent. Il se demande si la nivaquine sera efficace.

L'hôtel est bruyant : des couples qui s'envoient en l'air dans les chambres voisines : grincements de sommier, têtes de lit qui cognent contre les murs fins comme du papier à cigarette. Ça gémit, ça grogne, ça feint l'extase. Si seulement il pouvait dormir... Il rallume la lumière, lit quelques dépliants sur l'histoire et les sites d'intérêt de l'archipel et finit par fermer les yeux.

Il rêve de Magellan. Comment ce navigateur et quelques uns de ses soldats, en armure, se sont fait massacrer par les hommes à demi nus du chef Lapu Lapu dans les eaux peu profondes et vaseuses de la mangrove de l'île de Mactan. Il se sent sombrer, aspiré par la mer, de l'eau salée et de la vase dans la bouche, dans les bronches. Il se réveille en sursaut, criant et tapant du pied dans le mur voisin.

## 2

# **Le vieux fort, Tom rencontre Ismaël**

Après un rapide petit déjeuner au restaurant de son hôtel décati, il saute dans un taxi pour l'aéroport domestique et s'envole pour le sud de l'archipel, couvert de piqûres de moustiques et toujours à côté de la plaque à cause du décalage horaire et parce qu'il n'a quasiment pas fermé l'œil de la nuit. Le steward a terminé l'annonce des consignes de sécurité par un lapsus 'Sit back and enjoy your fright !' ce qui amuse et inquiète Tom en même temps: il ne peut s'empêcher de ressentir une certaine appréhension bien qu'il sache que ses craintes sont irrationnelles. De fait, en regardant par le hublot il se perd un instant à contempler l'interminable chapelet d'îles de toutes tailles - certaines entourées d'un lagon aux eaux turquoise - qui se déroule dans cet océan d'azur baigné de soleil. L'air est si limpide. Tout à coup il éprouve un sentiment de panique : comment cette grosse machine de ferraille fait-elle pour rester en l'air à des milliers de mètres d'altitude ? Il sait sa crainte infondée, se rassure en se disant que l'avion est le moyen de transport le plus sûr, mais se demande si cette peur de voler n'en cache pas d'autres, plus anciennes, plus profondes. Et puis ce saut dans l'inconnu. Que lui réserve l'avenir ? A-t-il fait le bon choix en venant ici ?

Après l'atterrissage il reprend un taxi. Pas une berline climatisée cette fois , mais une mini Honda genre suppositoire à camions, toute brinquebalante qui a du mal à négocier la

pente du grand pont qui relie l'aéroport à l'île principale, à tel point qu'il doit sortir et marcher à côté du véhicule asthmatique pour qu'il puisse en franchir le sommet ! Quelques pas de plus dans cet univers si différent de ce qu'il a connu jusqu'à présent. La suite du trajet se déroule sans encombres. Juste avant d'atteindre l'hôtel Magellan où il a réservé une chambre, ils passent devant ce qui ressemble à un bistrot ou un bar en plein air étrangement appelé '*Soul Parking*' : 'stationnement des âmes'. Quel drôle de nom pour un tel endroit. Car qui viendrait garer son âme pour boire une bière ? Et puis qu'est-ce que cela pouvait-il bien signifier : garer son âme ?

Il passe le reste de l'après-midi au bord de la piscine de l'hôtel à se prélasser sur une chaise longue et faire des aller-retours dans l'eau pour se rafraîchir. Il prend un club sandwich et un jus de calamansi glacé, s'endort sous son parasol, se réveille en nage, pique une tête dans la piscine, se rallonge, lit quelques brochures sur l'île, son histoire et les choses à voir puis le soleil se couche et après un bref rougeoiement, l'implacable rideau de la nuit tropicale s'abat sur la ville. Il est cinq heures et quart. En proie à une soudaine agitation malgré cette après-midi de détente, il se rhabille et sort se promener dans le quartier.

Devant l'hôtel, le *Soul Parking* qui était désert tout à l'heure, grouille à présent de clients. C'est la même engeance que dans les quartiers chauds de la capitale : des étrangers bruyants et vulgaires entourés d'une troupe de femmes plus ou moins jeunes, plus ou moins belles, mais toutes de court vêtues -mini shorts en jean et tops hyper seyants- qui papillonnent autour d'eux et les entraînent à boire. Les plus délurées sont assises sur leurs genoux ou pendues à leur cou. Ça se trémousse, ça minaude, ça fait la mine boudeuse et ça se laisse peloter ou embrasser goulûment sur fond de musique américaine saturée ! Un bordel en plein air ! Au milieu de tout ce beau monde une mère maquillée, perchée sur un tabouret de bar et l'œil aux aguets, dirige ses filles d'un simple plissement de lèvres. Vaguement dégoûté, Tom passe son chemin et se dirige vers les stands de nourriture à l'angle de la rue. Alignées de part et d'autre du trottoir, une dizaine petites cuisines de rue proposent des repas simples et bon marché, à emporter ou à consommer sur place, assis sur des petits tabourets de plastique. Il observe les visages qui se détachent de l'obscurité ambiante dans la lumière blafarde des néons des stands, apparaissent et disparaissent au gré de la fumée bleutée des barbecues, réels et fantomatiques à la fois, et s'enivre des mélanges d'odeurs qui baignent la rue. Il s'arrête à un stand et regarde, sidéré, les différents types de brochettes en vente : hors mis les

classiques brochettes de poulet, il y a là des brochettes de têtes de poulet, de pattes de poulet avec les griffes et tout, d'abats de poulet, jusqu'aux d'intestins joliment embrochés sur des pics de bois ! On dirait qu'à part les plumes, ils mangent tout du volatile. Des repas de pauvres. Il en achète deux, des 'normales', et les mange en poursuivant son chemin le long des stands. Elles sont drôlement bonnes.

La rue est animée, des dizaines de gens déambulent sur le trottoir, les jeepneys bigarrés s'arrêtent ici et là dans un tintamarre bon enfant, chargeant ou déchargeant leur lot de passagers. Des groupes stationnent devant les sari-saris, ces magasins grillagés qui vendent de tout à l'unité, agglutinés devant un téléviseur et commentent à haute voix une série américaine ou un reportage local en sirotant un soda ou une bière. Les personnes qu'il croise le saluent d'un 'Hey Joe !', ce nom qu'ils donnent aux 'Americanos', c'est à dire à tout blanc qu'ils rencontrent, d'où qu'il vienne. Au début quelque peu surpris, Tom ne s'en offusque pas outre mesure, d'autant que c'est fait avec bonne humeur et bienveillance. Il finit par s'en amuser et ne songe même plus à protester. Néanmoins il accuse le coup : malgré sa sieste il sent la fatigue le gagner. Il n'a toujours pas rattrapé le décalage horaire, et la foule, les bruits, les odeurs, l'épaisseur et l'humidité de l'air lui donnent le tournis. Il décide de rentrer à l'hôtel et de se coucher.

Cette nuit -là, il dort bien.

La clim résout le problème des moustiques et bien qu'elle soit bruyante, elle a l'avantage de couvrir les bruits de la rue et d'une certaine manière, de le bercer.

\*\*\*

Le lendemain il se réveille en pleine forme et prêt à rencontrer son contact mystérieux près du vieux fort. Oui, dans sa lettre, André lui a dit qu'il ne viendrait pas le chercher mais qu'il enverrait une personne de confiance lui expliquant comment ils se reconnaîtront. Aussi, après un rapide petit-déjeuner, il saute dans un jeepney pour le centre-ville. Aussitôt des souvenirs confus l'assaillent. D'une vie fantasmée mais bel et bien vécue. C'était il y a si longtemps. Les images se bousculent et se brouillent. Et à nouveau cette impression d'irréel... Le trajet en lui-même est une expérience mémorable.

Déjà il faut voir l'engin : une jeep de l'armée américaine, relookée, rallongée, enjolivée de chromes et d'accessoires en tous genres, peinte aux couleurs de l'arc-en-ciel : un véhicule clinquant, tonitruant, bon enfant, où l'on accède par l'arrière à deux bancs longitudinaux capitonnés, plastifiés, que des tabourets lilliputiens complètent dans l'allée centrale aux heures de pointe. Il faut se pencher pour ne pas se cogner la tête au plafond et avancer accroupi pour trouver une place entre deux passagers. On vous scrute, on vous dévisage, on s'amuse de votre gaucherie. Quelques 'Hey Joe !' fusent de-ci de-là. Vous souriez pour faire bonne mesure tout en agrippant la barre chromée au-dessus de votre tête et en essayant de rejoindre votre place dignement, l'autre main posée nonchalamment- du moins c'est ce que vous pensez- sur votre banane, alors que le chauffeur, assis de travers pour embarquer un passager supplémentaire sur sa banquette, zigzague dangereusement dans la circulation à grands renforts de coups de klaxon. Assis précairement sur la banquette, vous regardez par le pare-brise en vous demandant, horrifié, comment il va s'en sortir. Mais il s'en sort. Se faufile adroitement dans l'embouteillage, en douceur, presque sans à-coups.

Il s'arrête à la station service, se penche clope au bec, jauge le niveau du réservoir, juste à côté de son siège, à l'aide une baguette en bambou, achète pour quelques pesos d'essence puis repart au milieu des accords saturés d'Hotel California sur l'auto-radio. De sa place, Tom passe quelques pièces à son voisin qui les fait passer à sa gauche. Elles circulent de main en main jusqu'au petit gars qui récolte l'argent des courses, debout en équilibre précaire sur le marche pied arrière, une liasse de billets pliés, rangés en éventail entre ses doigts selon les dénominations, prêt à vous rendre la monnaie, agrippé à la barre, un pied dans le vide tout en hélant le chaland.

À tout bout de champ un passager frappe la tôle au-dessus de leurs têtes de deux coups d'index, un autre plisse les lèvres et émet un bruit de succion comme un baiser en l'air, on entend des 'Lugarlang Dong !', Esquinalang Dong !' et le jeepney fait une embardée soudaine et s'arrête brusquement le long d'un trottoir. Des gens descendent, des gens montent dans une joyeuse cacophonie. N'importe où. N'importe comment. Il n'y a pas d'arrêt prédéfini. C'est une vague de véhicules bariolés qui descendent et remontent les rues dans une anarchie totale, se fauflent au petit bonheur la chance, au grand désespoir des quelques agents de police postés aux carrefours, qui tentent en vain de diriger ce flot indiscipliné et bruyant. Il y en a qui embarquent avec leur panier de rotin, d'autres avec leur coq. Une passagère s'assied avec un paquet à l'odeur pestilentielle sur

les genoux, voyant sa mine dégoûtée elle lui dit : – C'est du durian, Joe. Ça sent comme l'enfer, mais ça a le goût du paradis!' et les autres passagers de rire et d'acquiescer. À côté de cela, il y a l'odeur divine des mangues mûres. Des sachets en plastique dégorgeant de légumes et de fruits en tous genres et un tas d'autres trucs occupent le moindre espace entre les jambes des passagers. On s'entasse, on se déplace, on se serre, on fait de la place, on entre, on sort, on passe la monnaie. On embrasse l'air, les lèvres en cul-de-poule, pour signaler l'arrêt. Le courant d'air qui circule dans le véhicule par les côtés ouverts est chaud et humide et n'aide en rien à évaporer la sueur qui coule sous son tee-shirt. Hotel California tonitruue toujours par-dessus ce joyeux tintamarre. Les gens se saluent, discutent, plaisantent entre eux dans leur langue incompréhensible. Un militaire à la peau grasse s'installe à côté de lui, son M16 entre les jambes. Des écolières en uniforme, les cheveux joliment tressés, le regardent en gloussant discrètement. Et d'arrêt chaotique en arrêt chaotique, le jeepney traverse la ville à grands renforts de klaxon et rejoint la gare routière, près du port.

Il descend au milieu d'une noria de jeepneys, certains à l'arrêt, d'autres arrivant ou en partance, de moteurs tournant au ralenti ou vrombissant, près à bondir, de gaz d'échappements méphitiques et de rabatteurs braillards, sous un soleil de plomb. Ça lui donne le tournis et il n'a qu'une envie : sortir de cet enfer et trouver ne serait-ce qu'un semblant de fraîcheur sous les auvents des stands du grand marché à quelques pas de là.

Il se promène un moment entre les étals. L'air y est moins torride mais tout aussi oppressant et humide. Néanmoins le spectacle qui s'offre à ses yeux lui fait oublier la chaleur un instant. Il n'a jamais vu cela. Une telle variété de denrées, de produits, pour la plupart inconnus de lui, d'odeurs nouvelles, de formes, de couleurs, un vrai régal ! Tout cela est si... neuf, si étrange, presque surnaturel. Il n'en revient pas et se délecte des moindres détails, tous plus exotiques les uns que les autres. Tenaillé par la soif il s'arrête devant un amoncellement de noix de coco vertes, sidéré par leur taille, -lui qui ne connaît que les noix brunes, desséchées, que l'on trouve de temps en temps en Europe- et cède, amusé, aux incitations de la vendeuse qui semble lui dire qu'elles sont très rafraîchissantes. Il lui en achète une et observe comment, en quelques coups adroits de coupe-coupe, elle découpe la bourre et décapite le sommet de la noix, y insère une paille et la lui tend. Sa première noix de coco fraîche depuis des lustres! Cette eau au goût étrange, à la fois légèrement sucrée, avec une pointe d'amertume et des accents de noisette est extraordinairement rafraîchissante ! Bien qu'il ne soit pas tout à fait certain



d'aimer ça- malgré un frisson évocateur-, il tire sur sa paille avec avidité, tellement il a soif ! Il doit reconnaître que c'est incroyablement désaltérant. Quand il a fini et s'arrête pour reprendre son souffle, conscient tout à coup qu'il n'a pas cessé de tirer sur la paille, la marchande lui tend la main pour qu'il lui rende la noix de coco. Il la lui tend, légèrement surpris, la regarde en verser ce qui restait d'eau sur le sol, et, d'un coup de machette expert, la fendre en deux. Puis elle lui rend une moitié avec une cuiller pour qu'il en mange la chair. Ce qu'il voit n'a rien à voir avec la chair blanche et dure des noix de coco qu'il connaît. C'est une substance translucide et gélatineuse qui glisse et se dérobe en fines lanières flasques quand il la gratte. Il la goûte mais a du mal à l'avaler. Il n'aime pas ça: trop étrange pour lui. Mais comment le dire à la dame sans la vexer? Juste à ce moment, une dispute éclate quelques étals plus loin.

Un marchand, les yeux pleins de haine, tient une petite fille déguenillée fermement par le bras, la secoue violemment et la gifle plusieurs fois en éructant des insanités. Rapidement une foule s'agglutine autour de l'étal et Tom se rapproche du cercle tout en sachant qu'il ferait mieux de ne pas y aller. – Excusez-moi, s'entend-il dire, qu'est-ce qu'il se passe? Pourquoi malmenez-vous cette enfant? Sa voix est posée alors que son corps tremble sous la décharge d'adrénaline. Le bras du bazardier interrompt sa course, les regards se tournent vers cet étranger qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. Interloqué, il se radoucit quelque peu pour dire: – Cette enfant? Cette enfant est une vermine de badjao! Une sale voleuse! Cela fait des jours qu'elle et ses bons à rien de cousins me volent des marchandises dès que j'ai le dos tourné! Mais aujourd'hui je l'ai prise la main dans le sac et elle va me le payer!

Tom regarde la fillette avec toute l'attention dont il est capable à ce moment. Vêtue de haillons, les cheveux en bataille, des traces de larmes le long de ses joues sales, elle n'en regarde pas moins l'assistance avec défiance. Dans sa main elle serre une poignée de bonbons.

– Possible, fait Tom dont le cœur bat la chamade, mais ce n'est qu'une enfant...

– Vous venez certainement d'arriver. Ces gamins, c'est de la racaille de la pire espèce! Vous ne les connaissez pas !

Un murmure d'approbation parcourt la foule agglutinée autour de l'étal. Sentant qu'il n'arrivera pas à raisonner le commerçant, Tom lui demande: Il y en a pour combien? Quelque peu destabilisé, l'homme prend du temps avant répondre. Il a bien compris que

Tom est nouveau ici et sent qu'il y a là une bonne affaire à faire. Il finit par dire: – Dix dollars.

– Dix dollars? s'insurge Tom, outré. Pour ces quelques bonbons?

– Non, pas que pour ça. Ces gamins me volent depuis des jours! Dès que j'ai le dos tourné, gémit-il.

Tom fait semblant de réfléchir. Cela ne servirait à rien de marchander, il en est convaincu. Pourtant il propose un arrangement: N'empêche cela fait beaucoup d'argent. Voilà ce que l'on pourrait faire: Je vous achète un sac de bonbons pour dix dollars et vous la laissez partir. L'homme semble déconcerté par la proposition, mais les badauds l'encouragent à accepter: l'offre est à son avantage. Les secondes passent puis soudain son visage se détend, il finit par lâcher la fillette. À contrecœur.

– OK, on va faire comme ça. Mais la prochaine fois, il se fait menaçant envers l'enfant, je t'emmène au poste. Et tu sais ce qu'ils font des gens de ton espèce!

Tom ne demande pas son reste et quitte le marché, un sachet de bonbons à la main, son cœur battant la chamade. La petite fille lui emboîte le pas. Il voudrait courir mais se force à ne pas marcher trop vite. Une dispute semble éclater dans son dos, entre le marchand et la foule. Il ne se retourne pas. Il revoit le moment embarrassant où il a sorti le billet de sa banane, sentant tous les regards peser sur ses doigts maladroits et tremblants. Ces mêmes regards qu'il sent à présent lui transpercer le dos alors qu'il s'éloigne d'un pas mal assuré. Il s'estime heureux de s'en être tiré à si bon compte, bien conscient que les choses auraient pu mal tourner pour lui. Et pour la fillette bien sûr. Tant la tension et l'animosité étaient palpables. Il sait qu'il n'aurait pas dû se mêler de cette histoire et se promet qu'à l'avenir il garderait ses distances et passerait son chemin. Sans trop y croire.

Il est tiré de ses réflexions par l'impression tenace qu'on le suit et sursaute quand il sent un tapotement sur son bras. Une voix d'enfant l'interpelle: – Hey Joe! Donne-moi des bonbons Joe! Il se retourne vivement et voit le petit garçon qui lui a parlé, suivi d'une fillette qui porte un bébé sur la hanche et d'un troisième gamin qui traverse la rue en trotinant dans sa direction. La fillette du stand s'interpose avec un air de propriété et essaie de les chasser. Sans succès. Bien au contraire : deux autres enfants apparaissent de nulle part et se joignent au groupe de petits mendiants dépenaillés. Des passants regardent la petite troupe d'un air amusé, d'autres leurs crient dessus et les chassent d'un

geste de la main. Le groupe se dissout alors un instant en piaillant, pour mieux se reformer autour de Tom une dizaine de mètres plus loin, rejoints par un nouveau garçon, un peu plus grand que les autres, qui brandit une photo froissée, en partie déchirée : – Hey Joe! Donne-moi un peso Joe! lance-t-il en guise de salutation. Son cœur fait un bond. Ce pourrait-il que ce soit lui?

– C'est toi Jun? demande-t-il, hésitant. Montre-moi cette photo!

Le garçon, tout fier d'avoir été distingué par l'étranger mais ne comprenant rien à ce qu'il lui dit, joue des coudes au milieu de la petite bande et se plante crânement devant Tom. Il lui tend l'image plein d'espoir alors que les autres le raillent en chantant : « Jun, Jun ! » à la cantonade. Au premier coup d'œil Tom se rend compte de sa méprise. Sa déception doit se lire sur son visage car l'enfant lui lance : – C'est le Santo Niño, Joe! Beaucoup chance! Donne-moi un peso! Instantanément, les autres enfants sortent la même image de leur poche et la brandissent devant lui en criant joyeusement: Regarde! La mienne est plus belle, Joe! Donne-nous des bonbons, Joe! Tom leur fait signe que non de la main et presse le pas. En quelques minutes, la petite troupe atteint le parc devant le vieux fort, loin du brouhaha du marché. À l'ombre des manguiers centenaires, Tom les arrête et leur dit: OK, je vais vous les donner ces bonbons. Mais à chacun son tour. À peine a-t-il ouvert le sachet que la petite bande l'assaille de toute part, telle une tornade miniature. Ils lui grimpent dessus – il sent les petits ongles lui griffer la peau – et lui arrachent la petite poche en plastique de la main. Des bonbons volent dans tous les sens. Complètement ahuri, il les voit s'affairer frénétiquement sur le sol, leurs petites mains ramassant les sucreries en un clin d'œil, puis détalant aux quatre coins de la place. En quelques secondes tout est parti. Sa banane aussi... *Bande de petits .... ! Putain quel con !* Jure-t-il intérieurement. Il se met à courir après eux. Mais dans quelle direction aller? *Merde et merde!* Il s'arrête net, les bras ballants, dégoulinant de sueur et furieux de sa naïveté. C'est pas tant pour l'argent, une vingtaine de dollars et quelques centaines de pesos. Mais la photo! Bordel, la photo! C'est alors qu'il le voit. Il tient la petite fille du marché par l'oreille et l'entraîne dans sa direction. Elle a sa banane dans la main! Lorsqu'ils sont devant lui, le jeune homme dit: Bonjour Thomas. Je suppose que vous êtes Thomas? Je crois que cette petite fille a quelque chose qui vous appartient. Il la pousse en avant d'un geste vif de la main et l'air penaud, elle lui tend sa banane. Il l'entend murmurer: – Je suis désolée, je vous demande pardon. Puis elle détale sans demander son reste et disparaît au coin de la rue. Interloqué, Tom regarde l'inconnu et lui

demande en bafouillant: – Comment... comment connaissez-vous mon nom? Le jeune homme lui montre son passeport. – Je l'ai ramassé par terre quand je les ai dispersés, et à vous voir si désespéré au milieu du square, je me suis dit que tout cela devait être à vous. Ceci dit, ce n'est pas très prudent de vous promener avec vos papiers dans ce truc dans cette partie de la ville. Mais vérifiez qu'il ne manque rien d'autre, dit-il en lui tendant la banane. Tom fouille nerveusement dans les quelques billets restants et son cœur se serre: la photo! Elle n'y est plus!

– Il manque quelque chose? demande l'inconnu.

– Oui, quelques billets, mais c'est pas grave, et ...et une photo. Merci en tout cas.

– Ah mince... Mais il ne faut pas trop leur en vouloir. Ces gamins n'ont rien. Rien d'autre que leur ruse et leurs mauvais tours. Mais vous avez dit une photo? J'ai également ramassé ça par terre quand je les ai chassés. C'est peut-être à vous, dit-il en tirant quelque chose de sa poche. Ils ont dû se l'arracher. Elle est déchirée. Il lui tend la photo déchirée. Une joie infinie illumine soudain le visage de Tom : – Non, elle l'était déjà, déchirée, dit-il en la prenant avec tendresse. Puis il la regarde et, les yeux écarquillés, s'exclame presque hystérique: – Mais... mais ce n'est pas ma photo! Enfin, ce n'est pas ma moitié! On l'y voit, enfant, tenant la main de son père qu'il regarde le visage confiant, plein d'amour, souriants tous les deux. Alors que sur la sienne il tenait la main de sa mère! La moitié de sa tête, de son corps, manquent à l'endroit de la déchirure. Il est sidéré.

– Qui es-tu? Où as-tu eu ça? demande-t-il soudain avec virulence, tutoyant l'inconnu.

– Oh, je suis désolé, je me présente : je m'appelle Ismaël. Ismaël Katawhan junior. On m'appelle Jun. C'est la coutume ici. Mais...je crois que je me suis trompé de poche. Votre moitié doit être dans l'autre poche. Et il lui tend une autre photo déchirée que Tom saisit d'un geste vif et, tremblant, juxtapose à celle qu'il tient déjà en main, bord déchiré contre bord déchiré. Il voit une famille heureuse. Réunie. Après tant d'années. Enfin, façon de parler. Se tenant par la main et tout sourires. Des jours meilleurs. Si ce n'est la déchirure, un éclair qui le balafre de la tête aux pieds à la jointure des deux moitiés. Tom ravale ses larmes, submergé par l'émotion et forçant un sourire.

– Merci Ismaël...Kataw...

– Katawhan junior.

– Katawhan junior. Junior... Jun ?

– Oui. On m'appelle Jun. C'est la coutume ici.

– C'est donc toi Jun ! Mais bien sûr! Où avais-je la tête ? J'aurais dû le deviner! Ça doit être l'incident avec les gamins. Ou bien la chaleur. Ça ramollit les neurones ! C'est mon père qui t'envoie, c'est bien ça ? fait-il tout excité.

Au tour de Jun de sourire. Content de son petit tour de passe-passe. Un large sourire illumine son visage, creusant deux adorables fossettes sur ses joues. Ses yeux noirs en amande pétillent de joie. Tom le regarde enfin. Il a les cheveux noir de jais, tirés en arrière en catogan, avec une mèche rebelle qu'il cale derrière l'oreille. Son visage lui évoque instantanément les sculptures khmer à la beauté insondable qui l'ont tenu en émoi au musée Guimet à Paris quelques années auparavant. Sa peau est sombre et ses dents d'un blanc éclatant. Ils ont à peu près la même taille mais Jun semble bien plus musclé que lui. Une musculature de félin. Ses mouvements sont fluides, presque nonchalants. On le devine ronronnant mais prêt à bondir à tout moment. Il inspire confiance.

– Oui, André m'a envoyé à votre rencontre.

– On peut se tutoyer, l'interrompt Tom qui réalise soudain qu'il s'exprime dans un français impeccable. C'est incroyable comme tu parles bien français !

– C'est André qui m'a appris. Il m'a dit que tu aurais l'autre moitié de la photo. Et que quand vous... tu... joindrais les deux moitiés, tu saurais que tu pourrais me faire confiance, dit-il, radieux et visiblement fier de son discours.

– Et bien, je suis enchanté de faire ta connaissance Jun. Je dois dire que je ne savais pas comment on se contacterait, mais j'étais à des lieues d'imaginer un tel... il agite sa main dans les direction où les gamins avaient disparus ...un tel... chambard!!! Ils éclatent tous deux de rire. Au fait, je sais que ça a l'air ridicule, mais ton visage me semble familier. Comme si je t'avais déjà vu. Jun sourit de plus belle: – En fait, tu as dû me voir. J'étais à l'aéroport quand tu es arrivé. Et dans la rue hier soir quand tu as acheté tes brochettes. On était dans le même jeepney tout à l'heure et j'étais dans la foule autour de l'étal au marché.

– Mais pourquoi tu m'as pas contacté plus tôt? lui demande Tom, surpris.

– Par discrétion.

– Par discrétion ?

– Oui. Tu vois. Il fallait que je sois sûr qu'on ne te suive pas.

– C'est quoi ces trucs d'espionnage ? D'abord la photo déchirée. Maintenant être sûr que je ne sois pas suivi. Je comprends pas bien.

– Euh. Disons qu'André a ... quelques problèmes. D'ailleurs c'est pour ça qu'il n'a pas pu venir t'accueillir en personne. Il doit se faire oublier pour un temps. Il n'est pas libre de ses mouvements tant que... ce truc n'est pas réglé.

– Quoi ?

– En fait, il a besoin de ton aide. En attendant, il faut qu'on soit prudents.

– Tu veux dire qu'il est... en danger ?

– Euh... ouais.

– Et du coup... moi aussi ?

– J'en suis pas sûr. En tout cas, pas pour le moment. Mais on ferait mieux de ne pas trop attirer l'attention. Par précaution. Il a un petit rire gêné.

– Tu parles d'un nouveau départ, grommelle Tom, songeur.

– Viens, ne restons pas ici. Qu'est-ce que tu dirais d'aller manger dans un autre endroit qu'ici? J'ai la dalle.

– « J'ai la dalle » décidément tu maîtrises ! Ouais, moi aussi j'ai les crocs. Bonne idée, allons manger !

– On y va, alors. Et ils prennent un autre taxi délabré devant le vieux fort. Jun lui donne les instructions dans leur langue incompréhensible. Ils passent devant la cathédrale et Tom voit des vieilles femmes esquisser des pas de danse une chandelle allumée à la main sur le parvis

– Qu'est-ce qu'elles font ? demande-t-il.

– Oh, ça, c'est le Sinulog : deux pas en avant, un pas en arrière, en l'honneur de Santo Niño. C'est une danse traditionnelle ici. Ça imite l'eau qui coule. C'est très ancien. Bien sûr, c'est pour exaucer des vœux.

# 3

## Au port

Ils sont attablés à la terrasse d'un resto bon marché avec vue sur la marina, et mangent des calmars et nouilles frites en sirotant du Miranda.

– Ce que tu as fait au marché, c'était bien, dit Jun entre deux bouchées, de tirer la gamine d'affaire, je veux dire.

– Oh, c'était spontané, j'ai pas vraiment réfléchi. Ça s'est passé comme ça.

– Elle t'attend là-bas.

– Qui ? La fillette ? fait Tom, surpris.

– Non, pas la fillette ! Vaga...euh... Aldébaran ! lui répond Jun, amusé.

Tom met quelques secondes à comprendre, son cerveau un instant figé. Et quand il réalise de quoi Jun parle, il se tasse imperceptiblement, une bouffée d'émotion le clouant sur sa chaise.

– Nom de Dieu ! Elle... il, m'était complètement sorti de la tête ! Où est-il ? On peut le voir d'ici ? souffle-t-il dans un murmure plein d'appréhension. Jun se penche vers lui et du doigt, lui montre la silhouette bariolée, un peu lourde d'Aldébaran au milieu des autres voiliers.

– Là ! Tu la vois ? Tom se rapproche de lui, et suis la ligne invisible que trace son doigt jusqu'au bateau de son enfance.

– Ouah ! C'est bien lui ! Oh ! Il n'a pas changé ! Après toutes ces années ! fait-il, complètement retourné. Allons-y ! Allons voir !

– Euh... Ce n'est pas aussi simple que ça. Tu vois, elle...il est, pour ainsi dire en fourrière, lui répond Jun pour calmer ses ardeurs.

– Comment ça en fourrière ? lui demande Tom qui ne comprend plus rien à rien.

– Bon, euh, je vais t'expliquer. Voilà. Il y a environs deux ans, ton père a eu l'idée de convertir Aldébaran en bateau charter pour les plongeurs ou pour les couples en voyage de noce. Mais pour ça, il fallait d'importants travaux d'aménagement et de mise aux normes et... il n'avait pas l'argent pour le faire. Alors il est allé voir ce type, Devilliers, qui a cette chaîne de boutiques de prêteur sur gage ici et dans les îles alentour. Le gars est immensément riche et en plus c'est le consul honoraire de ton pays ici, c'est comme ça qu'il l'a connu. Son père est français et il a épousé une ancienne reine de beauté locale issue d'une famille aisée. Il baragouine un peu le français. Ils ont bâti leur fortune sur le dos des pauvres gens. D'abord dans le chocolat, puis sur les monts de piété et surtout sur les prêts à taux d'usure. Une belle arnaque si tu veux mon avis. Des taux faramineux ! André a fini par s'en rendre compte à ses dépens, mais c'était trop tard. Comme je te l'ai dit, il a emprunté de l'argent à Devilliers, beaucoup d'argent. Ils ont conclu une espèce de partenariat, biaisé à mon avis car il a dû hypothéquer Aldébaran, et très vite il a réalisé que les intérêts étaient trop élevés. Avant qu'il ne puisse réellement démarrer son activité, la somme qu'il devait avait déjà doublé. C'est là que Devilliers lui a suggéré de transporter du fret entre les îles pour lui, en douce, sans poser de questions sur la nature des marchandises. Chaque voyage vaudrait trois mensualités. Ça sentait pas bon. De la contrebande en somme. Avec tous les risques pour André s'il se faisait choper. Mais il n'avait pas vraiment le choix. Il avait le couteau sous la gorge. Il a accepté. Il a fait les travaux en conséquence, et on s'est mis à acheminer ces marchandises douteuses, très certainement illégales entre les îles, dans une soute secrète qu'il avait spécialement aménagée à fond de cale. Et ça a continué quand il a enfin pu démarrer son activité de charter. D'ailleurs ça lui a fourni une couverture pour ce business plus que douteux, même si ça l'obligeait à jongler avec les itinéraires qu'il proposait à ses clients. On n'a jamais su ce qu'on transportait pour Devilliers : de la drogue, des trucs pornographiques ou des armes pour les rebelles. Va savoir. Ce qui est sûr c'est qu'André était toujours à cran quand on transportait ces marchandises car il n'en voyait pas le bout : les intérêts n'arrêtaient pas de grimper alors qu'il se démenait pour rembourser le prêt. Il s'est mis à boire. Plus qu'avant. Et quand il était ivre, ce qui était de plus en plus fréquent, il s'emportait et répétait qu'il avait vendu son âme au diable. Il était si malheureux qu'une



fois, il a même essayé de saborder le bateau. Je l'en ai empêché à temps. Le pire, c'est qu'on avait constamment affaire à des types très louches, les gars qui chargeaient et réceptionnaient les marchandises, et qu'on devait subir leurs railleries quand ce n'étaient pas des menaces à peines voilées. Et il a fallu aussi jouer au chat et à la souris avec les gardes-côtes plus d'une fois. Il s'arrête un instant pour boire une gorgée de Miranda, les yeux dans le vague, le visage rembruni. Et puis, il y a environ trois mois, ça a merdé. On n'avait pas de clients charter cette fois-là. Il s'est pris la tête avec un des gars qui faisait le chargement dans une île plus au sud de l'archipel et on a dû partir précipitamment avant que les choses ne s'enveniment. Le mauvais temps s'est levé et on a navigué dans une mer démontée. Quand il y a eu une accalmie – on n'était plus qu'à quelques encablures de l'île – on a reçu un message sur la radio nous ordonnant de jeter la cargaison par-dessus bord car les gardes-côtes avaient été informés et allaient nous arraisonner. André n'a pas pu identifier l'appel. Son interlocuteur avait coupé la communication après le message. Il a senti un coup fourré. Mais la menace était réelle. Ça l'a fait flipper. Très vite, il a décidé d'abandonner le navire. Non seulement il a balancé la marchandise par-dessus bord, mais il a fait en sorte qu'on croie que le bateau avait été pillé. Il renversé ce qu'il a pu, a pris son argent et tous les objets de valeur et les a transférés dans le dinghy, sans oublier le chat. Avant de quitter Aldébaran, il s'est tailladé le doigt et a fait pisser du sang un peu partout. La nuit était tombée. C'était plutôt heureux, car on n'avait pas encore rejoint l'abri de la mangrove qu'on entendait déjà le moteur des gardes-côtes. Puis on a vu Aldébaran dans le cône de leur projecteur, et quelques instants plus tard, ils abordaient. On les a vus s'affairer sur le pont, puis disparaître dans la cabine où ils sont restés assez longtemps. Quand ils sont remontés, ils ont jeté un filin sur leur vedette et sont repartis dans la nuit avec Aldébaran dans leur sillage. En voyant ça, André a poussé un gémissement déchirant. J'ai ressenti toute sa frustration, toute sa douleur et ça m'a serré le cœur. Tu le sais, Aldébaran c'est tout pour lui. Visiblement affecté par son propre récit, la gorge nouée, Jun s'interrompt soudain. Une nouvelle gorgée de Miranda. Tom retient son souffle. Les questions fusent dans sa tête. Il est abasourdi, n'en croit pas ses oreilles. Mais sensible à l'émotion de Jun, à son incroyable récit, il en attend le dénouement.

Puis Jun reprend : On est restés là, tapis dans la mangrove bien une heure encore. Et quand il a jugé que la voie était libre, on est reparti, vers l'embouchure de la rivière. Quelques kilomètre plus au sud. André connaissait un endroit où il pourrait attendre en sécurité, le temps que tout cela se tasse. Le temps qu'il trouve un plan pour se sortir de